

SA MÉTHODE

De tous les penseurs qui tiennent en ce siècle une place importante, Proudhon est à coup sûr le plus incompris. Ce fait, qui tient à plusieurs causes, s'explique aisément. A la fois philosophe, économiste, écrivain et journaliste, mêlant comme à plaisir toutes ses ressources pour l'exposition et la défense de ses idées, il ne devait pas manquer de paraître inconséquent. Sa méthode dialectique, empruntée à la philosophie allemande et fort peu assimilable au génie français, ne fit qu'ajouter à cette confusion une obscurité peu nécessaire; la position de critique - simple protestation de logicien - qui fut sienne durant la première moitié de sa vie publique, accentua la défaveur à son égard : on le considéra comme un détracteur systématique ; ses multiples défections dans le détail, sa versatilité apparente, firent de lui une contradiction vivante; la diatribe virulente du journaliste le rendit pamphlétaire. De fait, il laisse sur la génération présente, il laissa sur sa propre époque, l'impression d'un démolisseur fantasque, d'un sophiste merveilleux, mais qui se garde bien d'ajouter foi aux idées fausses qu'avec une habileté sans pareille, il insinue à ses lecteurs.

Cependant on convient aisément que Proudhon fut un philosophe d'une certaine envergure, un puissant logicien, dialecticien subtil, critique impétueux. Les appréciations diffèrent sur sa faculté d'édification. S'il est généralement connu pour un destructeur incomparable, nul n'oublie jamais de mettre en relief la détresse de ses créations.

Cette opinion nous paraît défectueuse. Pour saisir l'essence, et le développement de sa pensée, à travers les assertions qu'exigent l'actualité et l'intérêt politique, les transpositions de points de vue, les exagérations de rhétorique, les boutades, nous ne pouvons scinder artificiellement son œuvre. Il nous semble impossible de séparer la critique de la théorie: l'une n'est que l'envers de l'autre.

En élaguant toutes les contradictions de détail, on peut en effet se convaincre aisément de la quasi-identité de ses idées fondamentales, de ses théories philosophiques. Elles seules peuvent être pour nous de quelque intérêt. Nous y attachant exclusivement, il nous sera loisible de sentir leur similitude constante. Nous estimons, malgré l'ironie vindicative qu'employait jadis M. Eugène Pelletan (1), que le Proudhon de 1865 est, à l'état latent, dans le Proudhon de 1840, auteur du premier *Mémoire sur la propriété*. Le point de vue seul a été changé: de négatif il est devenu positif. A la vérité, sa méthode a bien reçu un choc assez violent; vers 1854, il a rejeté la synthèse des antinomies sociales qu'il recherchait, sur la foi de Hegel, avec assez d'âpreté; et cette élimination imprévue ne laisse pas d'avoir son importance. Mais, si je puis ainsi dire, l'unité de son œuvre y gagne en logique.

Dans ses premiers ouvrages, il nous montre l'organisme social, mû entre deux pôles opposés, la thèse et l'antithèse, la propriété et le communisme, l'autorité et la liberté. La société, dit-il, est à la recherche d'un principe supérieur, la synthèse qui contienne en ses flancs et dans laquelle fusionnent ces antinomies. Cette synthèse, il nous la donnera incessamment. Mais afin de ne pas laisser languir son public, Proudhon donne quelques vues sur la «*constitution de la valeur*». Si, en 1854, nous sommes invités, en capitales dans le texte, à abandonner cette synthèse, nous pourrions suppléer à cette perte: les antinomies s'équilibreront (2); un vaste système de pondération, de réciprocité, sera conçu. A la synthèse, la Justice immanente sera substituée. Edifiée sur la morale, elle aura des ramifications en méthode, en art, en organisation sociale, etc. On le voit: considérée de ce point de vue supérieur, l'édification n'est guère que le renversement de la destruction. Le système est un; il nous paraît facile de comprendre l'une par l'autre ces deux positions adverses (3).

(1) «Proudhon n'est pas plus l'homme d'une opinion que d'une autre; il est Proudhon, et encore ne l'est-il pas toujours». (Proudhon et ses œuvres complètes. — *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1866.)

(2) «La Justice en soi est la balance des antinomies, c'est-à-dire la réduction à l'équilibre des forces en lutte, l'équation, en un mot, de leurs prétentions respectives... J'ai mis au-dessus de la liberté la Justice qui juge, règle et distribue.» (Lettre à M. Langlois, 30 décembre 1861.)

(3) «Après avoir fait pendant près de vingt ans de la critique et de la logique, j'ai publié un dernier ouvrage qui contient, pour la première fois, la suite de mes principes positifs, l'ensemble de mes affirmations, telles que dans leur expression la plus générale, elles pouvaient résulter pour moi des données antérieures: cet ouvrage est mon livre *de la Justice*.» (Lettre du 15 janvier 1859.)

Proudhon lui-même estimait que dans ses ouvrages philosophiques, les contradictions sont plus apparentes que réelles. Lorsque ses amis lui rendent tangibles ses allégations inconséquentes, il s'écrie: «*Comme c'est bien cela!*». D'après lui, les assertions hétérogènes, loin de s'annihiler, se complètent réciproquement. Au surplus, il «*ne se relit jamais*». Il va même jusqu'à indiquer à un de ses correspondants le moyen de saisir sa pensée: «*Souvenez-vous, écrit-il à M. Beslay, souvenez-vous qu'en lisant un ouvrage, il faut commencer par se mettre à l'unisson de l'écrivain, accepter, autant que faire se peut et à titre d'hypothèse, tout ce qu'il dit; suivre ensuite le développement de son idée; puis quand on a tout vu, revenir sur l'ensemble et formuler alors, seulement alors, son jugement. Quant aux détails, on n'y entre que si la chose en vaut la peine (4)*». Chacun peut, à bon droit, taxer d'étrange une telle méthode. Mais peu importe. C'est à ce prix., paraît-il, que nous aurons une notion exacte de ce dont il s'agit: Proudhon, témoin idoine, l'affirme. «*Comme, après tout, il me sied d'être plus royaliste que le roi, nous avons usé de cette judiciaire. S'il est ardu de donner une explication, du moins, croyons-nous l'avoir compris; et c'est l'exposition du noyau de ses idées que nous présentons. Suivant ses indications, nous avons admis à titre d'hypothèse la réalité de cette prétention, qu'il n'y a pas, chez Proudhon, incohérence*» (5). Sauf les contradictions qui sont avouées, nous n'en avons pas trouvée d'importante. Les boutades, enflures de rhétorique, impressions d'actualité, ont été écartées. Le suc de cette individualité puissante est exprimé, et nous aurons atteint notre but si le pressage est régulier.

- I -

Logicien et moraliste, tel fut Proudhon, Ici, il atteint véritablement aux proportions d'un homme de génie. Le logicien est terrible, le moraliste admirable. Mais si le logicien s'affirme constamment, le moraliste ne se découvre que sur le tard, et l'œuvre du logicien destructeur aura, par avance, neutralisé ou plutôt tempéré celle du moraliste : de là nouvelle perturbation dans l'esprit du lecteur. Notons cependant que la Justice est impliquée partout où la logique aura antérieurement exécuté son œuvre de contemtion. Que signifierait cette affirmation: «*La propriété, c'est le vol*», c'est-à-dire est injuste, si nous n'avions auparavant une notion exacte de la justice? s'il n'était pas dans nos intentions de rechercher comment se justifie la propriété? si cette justification n'avait pas lieu ailleurs que dans le fait de l'appropriation? Aujourd'hui, la philosophie considère ces recherches métaphysiques comme d'oiseuses disquisitions; mais, convenons-en, dans ce simple mot, gît, à l'état de postulat, tout un système.

Qu'on ne s'y trompe pas. Loin de nous la pensée de prétendre que Proudhon ait eu, dès cette époque, une notion précise de la Justice avec ses états et ses ramifications, avec son principe et ses conséquences. Il en était, disons-nous, imprégné et comme saturé; et cela suffit. Appuyé sur ce critérium et utilisant une logique très serrée, mais trop purement formelle, son entrée en lice s'accuse par la ruine des explications de la propriété proposées par les philosophes et les économistes.

Dans toute cette période négative, dont l'importance a été exagérée, il ne faut guère voir que l'introduction à une œuvre plus durable. Tout ceci n'est que logique. Armé de sa méthode à double tranchant, il argumente, il suppute, il détruit. Mais sa hache n'abat ni la propriété, ni le capital, ni le travail. «*La propriété, dit-il, est de fait, mais elle est impossible*». Il détruit d'autant moins qu'il s'empresse d'affirmer: «*La propriété est invincible! Cinq mille ans de propriété le démontrent!*». Ce qu'il cherche surtout, c'est la justification de ce fait; ne l'ayant pas découverte, il nie la propriété, ou, ce qui revient au même, il déclare insoluble cette *antinomie*. Ici, nous voyons nettement l'influence de Kant, qui, plus tard, reprendra, sur les idées de notre réformateur, un empire décisif.

Le *Système des contradictions économiques* est également un tour de force de logicien. M. Desjardins

(4) Lettre du 27 mai 1861.

(5) «De 1839 à 1852, mes études ont été de pure controverse, c'est-à-dire que je me suis borné à rechercher ce qu'étaient et ce que valaient les idées prises en elles-mêmes, quelle en était la signification et la portée, où elles menaient, où elles ne menaient pas; en un mot, j'ai tâché de me faire des notions exactes et complètes sur les principes, les institutions et les systèmes... Ce travail n'a pas toujours été compris, en quoi il y a eu sûrement de ma faute. Sur des questions qui touchent essentiellement à la morale et à la justice, il m'est impossible de garder toujours le sang-froid et l'indifférence philosophiques, surtout quand j'ai affaire à des contradicteurs intéressés et de mauvaise foi. J'ai donc passé pour un pamphlétaire alors que je ne voulais être que critique; agitateur, quand je me bornais à demander justice; homme de parti et de haine, quand ma véhémence n'allait qu'à repousser des prétentions mal fondées; écrivain versatile enfin, parce que j'étais aussi prompt à signaler la contradiction chez ceux qui se croyaient mes amis que chez mes adversaires.» (Lettre du 24 janvier 1856.)

(6) P.-J. Proudhon sa vie, ses œuvres et sa doctrine, I, 78.

fait une grave erreur dans l'appréciation de l'idée fondamentale de cet ouvrage (6). D'après lui, la systématisation des «*catégories économiques*» que fait Proudhon: division du travail, machinisme, concurrence, monopole, impôt, commerce, crédit, propriété, communauté, ne serait que la classification historique des étapes que l'humanité aurait traversées pour parvenir à son état présent. Or, Proudhon le dit expressément : «*Je rappellerai au lecteur que nous ne faisons point une histoire selon l'ordre des temps, mais selon la succession des idées. Les phases ou catégories économiques sont dans leur manifestation tantôt contemporaines, tantôt interverties; et de là vient l'extrême difficulté qu'ont éprouvée de tous temps les économistes à systématiser leurs idées.,. Mais les théories économistes n'en ont pas moins leur succession logique et leur série dans l'entendement : c'est cet ordre que nous nous sommes flattés de découvrir...* » (7). A la vérité, cette méthode n'est rien moins que démonstrative; la preuve est ici très spéieuse et relève surtout du domaine de la fantaisie et de l'arbitraire. Mais ce procédé artificiel cadrerait bien avec les habitudes de Proudhon : nous aurons bien des fois l'occasion de le constater. Si l'on se place à un autre point de vue quel qu'il soit pour étudier cet ouvrage, on en arrive infailliblement à cette conclusion que Proudhon était socialiste - dans le sens allemand du mot. C'est là une erreur. Sa théorie du libre-arbitre, son impératif catégorique, sa théorie du Progrès, sa répulsion pour l'amour libre le démontrent surabondamment. Toutes ces idées sont puisées dans la métaphysique révolutionnaire de 1789, mais n'appartiennent nullement au courant le plus bruyant du socialisme: celui-ci a pour véritable précurseur Karl Marx. Si plusieurs idées de Proudhon sont incontestablement socialistes, si même certains de ses ouvrages sont exclusivement socialistes (8), il ne faut pas perdre de vue que ces idées font partie d'un tout systématique; que les autres parties ont été rejetées par le socialisme contemporain; et qu'enfin ce système trouve son origine dans les idées de la Révolution française, dont il est le développement poussé à ses conséquences dernières.

D'ailleurs, la portée des *Contradictions* a été surfaite (9). Il suffit d'avoir lu les ouvrages de Proudhon dans leur intégralité pour limiter l'importance de ce livre. La tournure hégélienne que prennent ses idées n'est que transitoire. Précédemment, il avait été kantien; après le coup d'Etat, il le sera de nouveau: il s'affirmera disciple de Kant et d'Auguste Comte. Si notre assertion manquait de vérité, notre réformateur serait, en effet, ce qu'on l'a toujours supposé: une contradiction en chair et en os.

- II -

Dans un ouvrage publié en 1843, *De la création de l'ordre dans l'humanité*, nous trouvons l'essence de la méthode proudhonienne. Le système des antinomies avec thèse et antithèse, qu'il avait déjà employé dans son premier *Mémoire sur la propriété*, et dont il donna plus tard la théorie, n'en est qu'une interprétation. On a reproché à ce volume une diffusion fastidieuse, des longueurs d'exposition vraiment abusives. L'appareil scientifique, a dit Sainte-Beuve, y dérobe la clarté. Tous ces reproches sont mérités. Le livre est d'une exécution défectueuse; les deux derniers chapitres notamment sont confus et leur rapport avec les précédents ne s'aperçoit qu'avec difficulté: tous griefs importants dont nous n'essaierons pas d'atténuer la valeur. L'auteur en avait d'ailleurs reconnu lui-même la légitimité.

Toutefois, les imperfections de la forme sont insuffisantes pour qu'on en conclue à la fausseté du fond. D'ailleurs Proudhon rejette si peu la substance de ce volume qu'il employa toujours la méthode

(7) *Contr. Econom.*, I, 148. Plus tard, il ajoute dans le même sens : « Le *Système des contradictions économiques* ou Grand Livre des mœurs et institutions, peu importe le nombre des cadres, comptes généraux ou catégories, est le vrai système de la société, non telle qu'elle se développe historiquement et dans l'ordre des générations, mais dans ce qu'elle a de nécessaire et d'éternel, » (*Conf. d'un rév.* 141.)

(8) Voir notamment : *Idee générale de la Révolution au dix-neuvième siècle* et *De la capacité politique des classes ouvrières*. Voici, au surplus, comment il l'entendait : «*Entend-on par socialisme la philosophie qui enseigne la théorie de la société ou la science sociale? J'affirme ce socialisme. Veut-on désigner non plus la philosophie ou la science, mais l'école, la secte, le parti qui admet cette science, qui la croit possible et qui la cherche ? Je suis de cette opinion. C'est en ce sens que le Peuple et le Représentant du Peuple en 1848 étaient deux organes du socialisme*». «*Aujourd'hui même je fais hautement profession de socialisme et plus que jamais je crois à son triomphe*». «*Mais dans les discussions économiques, il arrive qu'on appelle socialisme la théorie qui tend à sacrifier le droit individuel au droit social, de même qu'on appelle par contre individualisme la théorie qui tend à sacrifier la société à l'individu. Dans ce cas, je nie le socialisme comme je nie l'individualisme; en cela, je ne fais que suivre l'exemple de Pierre Leroux qui, tout en se déclarant socialiste, ainsi que moi, en 1848, n'en a pas moins combattu dans ses livres le socialisme et réclamé la prérogative individuelle*». Ainsi, A. Comte était qualifié de socialiste.

(9) M. E. Pelletan (*Rev. des Deux-Mondes*, op. cit.) va jusqu'à prétendre que «*c'est le livre de Proudhon dans toute la force du terme, car c'est là qu'il a mis le plus du sien, au delà même du sien, quelque chose du possédé ou du convulsionnaire*». Outre que voilà une singulière façon d'apprécier l'éloquence, E. Pelletan oublia de dire pourquoi ce livre est de tous les ouvrages de Proudhon le plus empreint de sa personnalité.

sérielle déduite de la théorie de ce nom (10); et à la fin de sa vie, protestant avec véhémence contre l'épithète de démolisseur dont on l'accablait assez gratuitement, il place la théorie sérielle parmi ses théories «très-positives». Sans autre scrupule, nous pouvons donc tabler sur cette base solide pour croire à l'importance de cette dialectique, d'autant plus que nous constaterons à chaque pas la confirmation qui lui sera donnée par les théories subséquentes (11).

Dans ce volume deux influences très nettes doivent être notées; celle de Kant et celle d'Auguste Comte. A cette époque le succès des théories kantienne battait son plein. L'impuissance de la raison pure était admise, ou tout au moins connue du public lettré d'Allemagne et de France. Le mécanisme des antinomies était, en Allemagne surtout, d'un emploi théorique constant; il était de mode de rire du syllogisme. La foi religieuse avait beaucoup souffert de cette orgie de métaphysique à priori. Les théories absolutistes de Hegel, et le mouvement exégétique qui en était la conséquence furent impuissants à rétablir la métaphysique transcendante dans son antique sanctuaire.

La méthode sérielle que systématise Proudhon, était donc entourée d'un ensemble de déductions kantienne (12). Il commence tout d'abord par écarter la religion et la philosophie. A la religion, il reproche sa méthode qui n'en est pas une: la foi. Le fidéisme qui s'oppose au raisonnement, nous immobilise et détruit en nous toute vie: «*Quand on en est arrivé là, il faut mourir; on n'a plus rien à faire au monde et à dire aux hommes*».

Il emploie le mot «*philosophie*» dans le sens spécial de recherche des causes, par opposition à la science qui aura pour unique objet le rapport, la relation, le fait. Ici se fait sentir l'influence kantienne: pas plus que les substances qui toujours servent de prétexte aux divagations de la transcendance religieuse, l'esprit humain ne peut saisir les causes. L'en soi et les causes sont hors de notre portée. Jamais l'en soi, le noumène, ne doit être pris pour but de recherche, mais seulement comme moyen de classification scientifique. Ainsi, nous prenons une certaine quantité de phénomènes relatifs aux organismes, et les subsumons sous le concept *vie*; nous prenons des phénomènes de pensées, d'idées, etc. et les réunissons sous le concept *esprit*. Mais qu'est-ce en soi que la vie? Qu'est-ce en soi que l'esprit? La science fait profession de l'ignorer (13). Nos études ne doivent s'appliquer qu'aux faits; quant à la formule qui réunit tous les phénomènes du même ordre, la spéculation ne peut rien nous en apprendre: car cet en soi n'est qu'une catégorie de l'entendement, un concept. Or «*la faculté de former un concept ne nous donne pas le droit d'affirmer au-delà du concept même* » (14).

Mais si l'en soi doit être éliminé de la recherche scientifique, il ne s'ensuit nullement que le concept d'absolu soit illégitime. Proudhon l'admettait en métaphysique. Mais, ajoute-t-il, rien de pareil dans la science. Ici nous devons l'élaguer; c'est ainsi que l'on procède pour faire de bonne physique, de bonne chimie; c'est ainsi que l'on doit procéder en morale, surtout en morale.

En vertu de cette théorie, il admet également la distinction du moi humain en deux substances, c'est-à-dire qu'il admet cet en soi, en tant que concept servant à faciliter la classification scientifique des

(10) La manie d'éviction dont fut toujours victime cette théorie, du fait des écrivains qui expliquèrent Proudhon, est vraiment étrange. Les passages abondent cependant où ce dernier en proclame l'importance: La partie de la *Création de l'ordre* à laquelle j'attache le plus d'importance après la *méthode sérielle*, est comme de raison la détermination des concepts fondamentaux ou catégories». (*Confessions d'un révérend*, p. 136.) Ailleurs: «Puisqu'il s'agit de moi en ce moment, examinez la manière dont je raisonne: vous verrez que dans les différentes parties d'un livre, je procède toujours par groupes, séries, synthèses, même quand je démolis. S'il m'arrive de raisonner juste, si j'ai gagné une certaine réputation de logicien, ce n'est que par là...». (Lettre à Langlois, 30 mai 1861.) Et encore: «Avec ce complément nécessaire (Principe de la force collective), la méthode sérielle dont je ne me suis jamais départi devient plus qu'une logique, c'est une ontologie». (*De la Justice*, IV^e étude, 1^{ère} éd., I, 479). Quoi qu'en dise M. Desjardins (*Op. cit.*, I, 75), cette théorie ne fut donc jamais abandonnée.

(11) Nous devons ici préciser notre but; Rechercher non les idées méthodiques de Proudhon, particulières à telle ou telle époque, mais au contraire celles qui se retrouvent dans tous les ouvrages traitant du même objet et qui nécessairement sont fondamentales. En d'autres termes nous recherchons quel est le développement, mais sans faire ni synthèse, ni interprétation: nous aurions la certitude d'échouer. Nous éliminons donc complètement le publiciste pour ne conserver que le penseur, considérant que ce qui chez Proudhon est intéressant pour nous, ce sont ses idées principales. Ce travail consisterait donc plutôt à collationner les ressemblances que les contradictions. Les ouvrages suivants: *Contradictions Économiques*, *De la Justice*, nous ont également été de quelque utilité. Ce procédé sera, au surplus, justifié par des citations lorsqu'elles seront nécessaires.

(12) Il reconnaît dans ce volume que cette théorie lui a été suggérée par la lecture de Fourier.

(13) *De la Justice*, VII^e Étude, § 2.

(14) *Jésus et les origines du Christianisme*, p. 25.

phénomènes distincts. Mais il repousse énergiquement la théorie cartésienne de la réalité et de la distinction essentielles de deux substances: le corps et l'âme (15).

Il en est de même pour les causes: s'il en est, elles ne sont pas connaissables. D'ailleurs il est plusieurs façons d'en concevoir l'existence. On peut imaginer la cause comme agissant par génération pour produire l'effet; on entend également par cause la force primitive qui détermine un changement d'état, un mouvement. Mais «*qu'on m'explique une fois ce que l'on entend par ces mots: rapport de l'effet à la cause. Pour moi, je vois des termes enchaînés les uns aux autres dans des séries variées à l'infini; mais je ne connais point de cause... et je ne saurais dire ce qu'une cause peut ou ne peut pas produire*» (16).

L'absolu est donc rejeté ici, car sa perception est impossible. Le rapport, seule réalité qui offre à notre observation une solidité indiscutable, sera pris pour but de nos efforts. En découvrant de nouveaux rapports, de nouveaux enchaînements de termes, nous connaissons des lois. Même en politique nul ne fait des lois: on les découvre, et les législateurs déraisonnent.

Ce rapport, que Proudhon défendit toujours avec vigueur, ne tarda pas à l'hypnotiser. Il en arrive à spéculer presque exclusivement sur la relation existante entre les éléments, au lieu d'analyser les éléments eux-mêmes. La théorie de la Justice immanente n'est que la consécration du rapport; ce rapport, il l'exhause, l'exalte et le personnifie dans la réciprocité de la dignité. Il semble oublier que la relation tire toute sa réalité des unités en jeu; qu'elle doit leur être tout entière subordonnée et que conséquemment l'analyse devrait porter non sur le rapport, mais sur les éléments. Si cette analyse n'est pas ainsi faite, elle est exclusivement métaphysique. Au contraire, lorsqu'elle triture l'élément, l'analyse devient vraiment scientifique, à la condition toutefois que tout sentiment subjectif ait été éliminé au préalable. Mais le tempérament de Proudhon était exclusivement philosophique: plusieurs analyses de notions faites par lui, sont remarquables; mais il ne sut jamais analyser les faits, et se borna toujours à les interpréter en faveur de ses idées.

Nous avons dit que l'influence d'Auguste Comte est sensible dans la *Création de l'ordre*. Elle l'est surtout dans la classification des périodes que parcourt l'humanité pour arriver à son état définitif. D'après Comte, l'humanité passe par trois époques: époque religieuse ou de synthèse fictive dans laquelle l'homme transporte partout le type humain et conçoit tous les phénomènes produits par des volontés analogues aux nôtres; époque métaphysique où l'esprit substitue les entités systématiques aux divinités spontanées; époque scientifique où l'esprit se borne à la constatation expérimentale de faits qui, généralisés, constituent des lois de la nature. La voie établie par Proudhon est similaire; sauf un changement de mot, au regard de la métaphysique qu'il dénomme «*philosophie*» et une place importante attribuée à la «*métaphysique*», science qui a pour but la constitution de la méthode et la recherche de procédés méthodiques à l'usage des sciences qui en sont dépourvues, l'idée générale est la même. La religion, expression instinctive et sommaire par laquelle une société naissante manifeste son avis sur l'ordre universel, est le premier stade historique de la croyance; la «*philosophie*», aspiration à connaître qui se pose comme antithèse de la foi, est le second. Proudhon la repousse, car elle n'a rien produit. Sa stérilité n'est pas d'ailleurs étonnante: elle en est encore à la recherche de sa méthode. D'ailleurs, cette aspiration n'est pas un état définitif et chaque science nouvelle annonce une déchéance de la philosophie qui sera ainsi graduellement dépouillée de tous les éléments qui constituent provisoirement son objet. C'est donc bien de la métaphysique au sens ordinaire du mot et comme l'entendait Comte qu'il s'agit ici.

La science est le dernier terme de cette trilogie. Elle est la compréhension «*claire, complète, certaine et raisonnée*» de l'ordre. Elle se caractérise par la restriction de son objet, par sa spécialisation. Ne dépassant pas le rapport, elle ne peut, en aucun cas, devenir universelle; munie d'une méthode d'invention et de démonstration, elle exclut le doute et ne laisse rien à l'hypothèse. La «*métaphysique*» a dans cette classification des attributions spéciales. Elle doit donner une méthode aux sciences qui en manquent, fournir un critérium absolu de vérité, et donner en dernier lieu des conclusions sur le monde.

(15) *De la Justice*, VII^e Etude, II^e vol. p. 80 et suiv.

(16) *Création de l'ordre*, p. 53.

A cette époque, la méthode syllogistique n'était pas en odeur de sainteté. Le réformateur, sacrifiant à la mode, plaisante ce mode de raisonnement et y insiste même plus que de raison. Les griefs qu'il lui impute et sur lesquels il s'étend avec une complaisance fastidieuse, ne se signalent pas par leur nouveauté (17). D'après Proudhon, syllogisme et sophisme sont tout un. Loin de tirer sa certitude des prémisses, c'est plutôt la conclusion qui leur communiquerait la sienne. Puisque le genre n'est que la collection des espèces, c'est la certitude du particulier qui détermine celle du général; la majeure d'un syllogisme n'est vraie, dit-il, qu'autant que la conclusion est prouvée.

Au surplus, le syllogisme n'est pas nécessairement source de preuve. L'usage qui en a toujours été fait, démontre précisément le contraire. Tous les syllogismes du monde sont vicieux en ce qu'ils admettent sans preuve une proposition générale, puis une proposition hypothétique plus douteuse encore, et tirent de là des conclusions baroques. Du reste toute preuve fournie par voie syllogistique peut être infirmée avec autant de raison par un autre syllogisme. A l'appui de cette thèse deux syllogismes vicieux sont pris pour exemple (18).

On le voit, Proudhon ne se demande pas quelle est la capacité *sui generis* du syllogisme, ni dans quelles conditions il est susceptible d'acquérir une réelle puissance. Limitant son observation à la façon déplorable dont il fut trop souvent employé, il constate le peu d'exactitude des conséquences qui en dérivent, et le condamne. Le philosophe n'a pas recherché si le syllogisme a une valeur intrinsèque ou s'il peut devenir d'une portée plus décisive.

Au surplus, il condamne toute théorie qui explique le connu par l'inconnu (19). C'est toujours le syllogisme qu'il vitupère et poursuit de la même haine, sans s'apercevoir que sa critique s'applique à toute méthode possible. Il n'est pas en effet d'autre façon d'expliquer que celle qui consiste à reporter à un fait plus ou moins inconnu la détermination du rapport constaté. Pour qu'il y ait explication, il est indispensable que le fait expliqué soit moins inconnu que le fait explicatif. Les théologiens expliquent tout par l'intervention de la volonté divine: fait inconnu. Les analyses de métaphysiciens ont pour résultat la découverte d'entités, d'éléments ou de principes dont l'existence rend compte des phénomènes: ces principes sont certainement plus cachés que les objets dont ils sont la solution. Les savants eux-mêmes en affirmant l'existence de lois de la nature, en d'autres termes la relation constante entre certains éléments naturels, donnent l'allure du mystère à des faits que la coutume empirique nous empêche de considérer comme mystérieux.

Si au contraire, l'on qualifie «*explication*» la détermination des conditions nécessaires à la production d'un phénomène, on donne à ce vocable une extension excessive. Nous avons ici, il est vrai, des faits connus, patents, sensibles; mais, à proprement parler, il n'y a pas là explication. Nous avons un enchaînement, un rapport, une relation entre des antécédents et des conséquents. Chose insuffisante, car il est pour nous du plus haut intérêt de savoir si cette relation ne varie pas. Une explication est une opération intellectuelle, un travail subjectif fort bien représenté par le syllogisme, qui consiste à submerger un fait particulier dans une généralisation.

Ceci pourrait laisser croire que Proudhon fut un esprit très scientifique, très amoureux du détail; il n'en est rien. Il méconnaît totalement la puissance de l'induction dans les sciences expérimentales: « Au syllogisme... Bacon opposait la méthode inverse, l'induction, remontant du fait à la cause, au lieu de descendre comme Aristote de la cause au phénomène, et s'imaginant que voyager d'Occident en Orient, au lieu d'aller d'Orient en Occident, c'est réellement changer de route (20). Outre que l'analogie est d'une exactitude fort douteuse, le caractère équivoque de la connaissance des méthodes scientifiques chez

(17) *Création de l'ordre*, p. 70 et suiv.

(18) Au syllogisme: Le mal ne peut être l'effet que d'une nature intelligente et libre; or 1°- Dieu est l'être souverainement bon et parfait; 2°- Au contraire l'homme est curieux, indiscret, borné dans ses moyens, asservi à ses sens, etc. ; donc..., Proudhon oppose le syllogisme suivant qui l'infirmé: Si l'homme est auteur du mal, ou Dieu a prévu que sa créature abuserait de sa liberté, ou il n'est pas omniscient. S'il l'a prévu sans l'empêcher, il est impuissant; s'il a pu l'empêcher et qu'il ne l'ait pas voulu, il est méchant (*Création*, p. 82). En réalité ces deux syllogismes se valent: tous deux sont vicieux.

(19) *Création de l'ordre*, p. 219; *De la Justice*, VII § 3.

(20) *Création de l'ordre*, p. 166.

Proudhon paraît indiscutable. Plus tard, il semble revenir sur cette opinion (21). Mais ses méthodes de raisonnement, tout son système dénotent une absence complète de sens scientifique. Dans ses nombreux ouvrages, jamais de ces patientes inductions, de ces réunions de détails microscopiques, de ces colligations de vétilles qui caractérisent le génie anglais. Le système de la Justice, essentiellement anti-expérimentaliste, si je puis ainsi dire, offre une certaine similitude avec la métaphysique relativiste qui suivit le coup de massue donné à la Raison pure.

Proudhon eût certainement été fort étonné d'apprendre que la science expérimentale, dont il croyait très sérieusement prendre la défense, puise sa certitude dans la méthode exclusivement objective; que le sentiment est un perpétuel objet de défiance, car il peut n'être qu'une hallucination purement individuelle, c'est-à-dire fautive, que les sentiments pour être considérés comme susceptibles de connaissance scientifique, doivent passer au crible de l'analyse, être, en quelque sorte étudiés objectivement. Toujours il s'illusionna sur le processus et le but de cette méthode. Ses protestations constantes contre les théories économistes qui limitent leur horizon à la perception «*d'éléments simples*» là où, paraît-il, nous devrions considérer les antinomies, en sont de nouvelles preuves.

Pour en revenir à la théorie incluse dans le volume de la *Création de l'ordre*, il est possible que l'induction et la déduction constituent un même procédé qui prend tour à tour deux masques différents. Il est possible, disons-nous, que l'induction et la déduction soient deux profils de la même opération psychologique. Mais il n'est pas douteux, en science expérimentale, que l'induction est le seul procédé scientifique. Ici, on doit, en effet, considérer cette dernière, non dans l'esprit, mais dans le fait objectif. En d'autres termes, une méthode véritablement scientifique doit être envisagée, dans l'application, abstraction faite de son fondement psychologique, abstraction faite de la personnalité humaine. Pour découvrir quelque chose, il faut d'abord anéantir le *moi*, briser ce verre qui déforme et colore les objets, et n'être qu'un miroir où viendra se réfléchir la certitude.

- IV -

Après avoir détruit la méthode fidéiste avec ses conséquences religieuses (22) et montré son peu de goût pour la méthode déductive que préconise la «*philosophie*», Proudhon tente une reconstruction: la dialectique sérielle dont Fourier lui fournit les éléments:

En voici l'exposé :

La méthode ne se crée pas: elle existe. On la découvre partout, on la puise partout. Elle jaillit du fait. Tous les êtres vivants la mettent en pratique. Avant d'être théorie, elle est instinct; avant d'être raisonnée, elle est inconsciente (23).

Cette méthode doit nécessairement se retrouver dans toutes les sciences. Pour l'y découvrir, il s'agit simplement de dégager leurs caractères d'identité; nous aurons ainsi ce qui fait leur certitude à toutes, et toutes les sciences, dont la synthèse est impossible, puisqu'il nous est interdit de dépasser le rapport, toutes les sciences reposeront ainsi sur une même base. Les sciences morales et politiques elles-

(21) « Il faut observer attentivement les faits, les analyser avec exactitude, les définir avec justesse, les classer avec méthode, les généraliser avec circonspection et ne rien affirmer que ne puisse toujours et à volonté confirmer l'expérience. » (De la Justice, Y, § 1). Et ailleurs dans le même ouvrage: « Ainsi le philosophe doit côtoyer les faits et s'y référer sans cesse, diviser sa matière, faire des dénombrements complets et des descriptions exactes; aller des notions simples aux formules les plus compréhensives; contrôler les uns par les autres les vues d'ensemble et les aperçus de détail; enfin là où l'observation immédiate devient impossible, se montrer sobre de conjectures, circonspect dans les probabilités, se méfier des analogies et ne juger qu'avec timidité et toujours sous réserve des choses lointaines par les proches, des invisibles par les visibles ». Il ne devait pas prendre ces affirmations dans leur littéralité, car jamais il ne s'y plia: cela est certain.

(22) Il précise plus tard son idée. La foi doit être non antérieure, mais postérieure à la raison; mais il laisse entendre qu'elle résulte d'un sentiment indestructible: « Je ne crois point d'une manière absolue qu'il y ait incompatibilité entre la raison et la foi : je dis seulement que la foi ne peut jamais servir de prémisses à la raison; que tout au contraire, elle doit résulter des dernières conclusions de la raison. C'est ainsi que dans ma manière de voir, la philosophie socialiste conclut à des postulats supérieurs à la raison, inaccessibles à la raison ». (Lettre du 22 janvier 1855.)

(23) Cette nouvelle affirmation, loin d'être altérée dans la suite, reçut au contraire une confirmation éclatante: « La nature au point de vue de l'esprit se manifeste par un double essor, l'instinct et la raison. Ce qui caractérise l'instinct, c'est la promptitude, l'intuition, la spontanéité, l'infaillibilité; ce qui distingue la raison est la mémoire, la réflexion, l'imagination, le raisonnement, l'erreur ou vagabondage, le progrès. Le premier est à proprement parler la forme de l'intelligence en Dieu; la seconde est la forme de l'intelligence dans l'homme. » (Conf. d'un rév. p. 142).

mêmes ne doivent pas être exclues de ce rapprochement (24). Elles aussi doivent être assujetties aux mêmes conditions de certitude, à peine de rester dans le vague, dans l'illuminisme, de demeurer religieuses ou «philosophiques», - d'être douteuses - au lieu de devenir scientifiques, certaines. Ce caractère d'identité que contiennent toutes les sciences et qui fait leur exactitude, est *la série*. Toutes les vérités scientifiques sont la conclusion de séries qui se décomposent en propositions particulières, en faits classifiés suivant un ordre donné.

Cette sériation n'est pas une pure invention humaine. Elle existe dans la nature agissante et nous en constatons l'existence à chaque pas. Si les mathématiques, les découvertes astronomiques, les faits biologiques, le langage sont divisés, la même opération se retrouve dans les alvéoles de l'abeille, la toile de l'araignée, etc. Cette identité dans la graduation est universelle; elle fait la certitude de toutes les sciences, des sciences abstraites comme des sciences d'expérience. Et d'ailleurs l'expérience est, en dernier ressort, la source des mathématiques; c'est elle qui leur fournit son appui; c'est par elle que nous en avons la connaissance première. Loin d'être un produit de l'intelligence, l'arithmétique et la géométrie sont essentiellement objectives.

De plus, les sciences abstraites ne se démontrent pas par le syllogisme. Car lorsque le mathématicien dit: A est égal à B, or B est égal à C; donc A est égal à C; il y a équation, non déduction; il peut y avoir série, non sorite; car la majeure et la mineure peuvent être particulières, la conclusion plus générale que les prémisses. Allégation évidemment erronée! Quelques exemples démontrant que de trois quantités égales, l'une est *plus générale* que les deux autres, eussent été certainement plus démonstratifs.

Si nous en croyions Proudhon, l'arithmétique et la géométrie tireraient toute leur valeur de la classification en multiples et sous-multiples, «*D'après ce principe, nous pouvons répondre à cette question, dont l'énoncé peut paraître absurde à beaucoup de gens: Pourquoi deux et deux font quatre?... Soit l'unité, l'identité absolue, l'indivision représentée par un point. Si l'on conçoit que ce point, se dédoublant, s'extériorant ou s'objectivant, pour me servir du langage philosophique, se pose en face de lui-même, il en résultera une collection ou série binaire — :—. Concevons ensuite cette série binaire s'engendrant à son tour comme l'unité, nous aurons —:— plus —:—. Or, cette reduplication peut donner lieu à plusieurs figures :: — :... — — :', etc., lesquelles ne sont toujours que la série binaire redoublée et présentée sous des aspects différents. Mais ces aspects ou figures, considérés seulement sous le rapport du nombre, sont autant d'espèces d'un genre ou groupe arithmétique, auquel on a donné le nom de quatre» (25). En réalité, il ne fait que donner une dénomination différente aux principes d'identité et de contradiction. Peut-être y peut-on voir également une antinomie rudimentaire, analogue au système hégélien dans lequel l'esprit se pose, s'oppose, se compose.*

Ce caractère de subdivision se retrouve dans les sciences de la nature lorsqu'elles sont définitivement constituées. Il ne fait défaut que dans les connaissances conjecturales. Dans le monde, tout est cadencé, différencié, groupé, divisé, classé, déterminé; tout se meut par alternances, périodes, graduation, progression. Nous avons une classification des plantes, des animaux; nous connaissons la régularité du mouvement stellaire. Le caractère de sériation est donc commun à tous les ordres de sciences et leur donne ainsi une empreinte de vérité.

La religion et la «philosophie» (26) ne sont pas matières de science, puisque leur objet n'est pas nettement délimité; les subdivisions qu'elles renferment se pénètrent mutuellement. Elles ne sont pas naturelles ou du moins ne reposent pas sur des faits patents, analysés, triturés, sériés. La religion, qui s'exprime par apologues et par symboles, impose des mystères, est antisérielle. La «philosophie» (27), qui raisonne sur tout, sans méthode ni critérium reconnu, dont l'objet est imprécis, le champ sans limite, n'affecte pas le caractère de limite qui distingue la série. On ne peut, en vérité, compter pour séries naturelles la division des codes en titres, livres, chapitres, sections, articles, les sept sacrements, les douze articles du symbole, les trois vertus cardinales, etc.

(24) Cette opinion n'est pas aussi paradoxale qu'affecte de le croire M. Desjardins (*op. cit.*, I, p. 72). Elle est fondamentale chez les positivistes et sociologistes modernes: Auguste Comte, Stuart Mill, Spencer l'ont défendue.

(25) *Création de l'ordre*, p. 144.

(26) Lisez : métaphysique du passé. (27) Id.

Lorsque cette loi universelle de classification devient source de connaissance, elle constitue la métaphysique. Elle n'est point science, mais méthode, non pas méthode spéciale et objective, mais méthode sommaire et idéale. Loin d'être *a priori*, elle repose tout entière sur l'expérience; toute science *a priori* est illusoire et toute connaissance suppose une étude.

Toute cette théorie, fort spécieuse, est purement artificielle. Oui, les sciences sont spécialisées, classifiées, sériées. Mais les séries qu'elles composent n'ont aucune action sur la vérité de leurs affirmations. Le faux peut être subdivisé, gradué aussi facilement que le vrai. La série naturelle n'est qu'une qualité des vérités scientifiques, elle ne démontre rien. Les doctrines expérimentales sont démontrées par des procédés inductifs, les sciences abstraites par des procédés déductifs, mais la sériation, ajoutée après coup, est purement arbitraire. La singulière démonstration du théorème : «*Pourquoi deux et deux font quatre?*» est un exemple de l'artifice de toute cette exposition.

Nous pouvons d'ailleurs imputer à cette théorie un grief plus important. Les affirmations scientifiques varient incessamment. Subissant la loi du progrès, elles sont constamment remaniées, les analyses sont plus nettes; l'expérience plus étendue accroît considérablement notre possibilité de comparaison des faits. Nous assistons donc continuellement à ce qui pourrait sembler une défection de la science: une théorie est aujourd'hui substituée à celle qui hier était défendue avec acharnement. Or, la doctrine défendue hier était sériée comme celle qui l'emporte aujourd'hui. Si l'exactitude d'une science ne vient que de cette qualité de subdivision, qu'est-ce qui occasionne le degré supérieur de certitude, échu à la doctrine la plus récente?

D'ailleurs, Proudhon finit par donner nettement sa pensée. Après avoir, à plusieurs reprises, affirmé que la série est la «*condition suprême de la science*», il nous indique la façon dont il l'entend: «*On comprend que la théorie sérielle toute puissante pour la démonstration de la vérité n'est point une méthode d'invention ou de découverte. Elle n'enseigne pas à trouver la série, pas plus qu'à déterminer le point de vue. Découvrir une série, dit-il, c'est se mettre en sa présence et par l'éveil de l'intelligence, en recevoir l'image*» (28). Fort bien ! Mais si la théorie sérielle se meut dans un cercle, si elle n'offre aux naufragés aucune embarcation pour gagner le rivage, comment l'atteindront-ils?

- V -

La série a pour élément l'unité. Nous en acquérons la notion soit par la perception des groupes naturels, soit par le sentiment de notre moi. «*La plus petite série possible renferme au moins deux unités: une thèse et une antithèse, une alternance, un va-et-vient, les contraires, les extrêmes, la polarité, l'équilibre, le bien et le mal, le moi et le non-moi, le père et le fils, le maître et l'apprenti, l'époux et l'épouse, le citoyen et l'État*» (29). Mais le nombre d'éléments constitutifs d'une série est illimité; toujours nous avons la faculté de diviser et de subdiviser, la série ayant la propriété d'embrasser un nombre croissant d'unités. Nous avons ici la clef de tout le système antinomique tel qu'il fut employé par Proudhon. L'antinomie est une loi de l'entendement. Nous ne pouvons, en effet, connaître une notion sans avoir immédiatement connaissance de la notion antithétique, concevoir un objet ou une qualité sans le pendant de l'objet ou la qualité opposée.

Objectivement, cet antagonisme a une existence réelle. L'antinomie est opposition dans le rapport; elle exprime les deux points de vue opposés que suppose une série. On voit la manière dont le réformateur entend cette loi de l'esprit. La réalité des notions antagoniques des pendants, des qualités opposées, détermine chez lui ses affirmations doubles, ses «*contradictions économiques*», sa foi à l'existence simultanée de la propriété et du communisme, de l'autorité et de la liberté, du libre arbitre et du fatalisme, du progrès organique et du progrès dans la Justice et la liberté.

L'antinomie n'est jamais le principe du vrai, mais plutôt l'avant-coureur de la vérité qui réside dans la série complète. Ayant cru saisir la série dans sa plénitude, comme l'avait fait Hegel, en donnant à l'affirmation et à la négation un caractère absolu, il recherchera la connaissance analytique de la série plénière. Là où se manifeste une antinomie, dit-il, il y a promesse de résolution. Suivant qu'il fera de la

(28) *Création de l'ordre*, p. 212.

(29) *Création de l'ordre*, p. 184. Il dit aussi que «*ce n'est pas à la dualité que doit tendre une philosophie sérieuse*» mais ce n'est là qu'une opinion passagère.

critique ou de la théorie, cette solution sera dissemblable, au moins en apparence. Dans le premier cas, il admettra qu'une fusion a lieu: les idées antithétiques se confondent en une troisième, la synthèse, qui n'est pas le juste milieu de l'antinomie, mais qui en absorbe les termes. Ici, la propriété et le communisme doivent se réunir et constituer une idée nouvelle qui donne la formule de la série, car les séries sont infinies: voilà pourquoi les propositions contradictoires ne le sont qu'en apparence. Elles se complètent, ne se détruisent pas. Éliminer n'est qu'une manière d'ajouter, nier une façon d'affirmer, car «*la négation tire de l'affirmation toute sa réalité*» (30).

Dans la seconde période, le réformateur aura reconnu que la série ne se réduit pas à un seul terme, que les antinomies ne se dissolvent pas, mais coexistent; qu'il n'y a pas là de précipité. Il conserve les termes antithétiques qui embrassent nécessairement toute la série et la résumant, et les égalise, les équilibre. Mais la Justice que nous possédons alors jouit de la propriété de la série qui est l'infinité. Elle n'est pas enchâssée dans une formule définitive. Il suffit que le principe en ait été émis, que le critérium en soit reconnu. Il y aura Justice tant qu'il y aura équilibre, réciprocité, équation, pondération, égalité, mutualité. Elle est éminemment progressive, mais cesse par l'absorption d'une antinomie.

Qu'on veuille bien remarquer que synthèse et équilibre ne diffèrent guère que dans la forme. Si nous passons à l'application, nous voyons s'anéantir les subtilités de discussion et les résultats deviennent identiques. La *Banque du Peuple* fut à la fois la synthèse et l'équilibre des antinomies sociales. Voilà pourquoi notre philosophe considéra toujours cette entreprise comme la cristallisation de sa pensée la plus intime.

Cette compréhension du système proudhonien nous paraît la seule exacte. Jamais Proudhon n'abandonnera ses idées sur la réalité et l'infinité de la série. Nous dirons même que par cette explication, toutes ses réponses deviennent claires, où il explique que nous n'avons jamais qu'une connaissance imparfaite des choses.

- VI -

De toute la théorie que nous venons de présenter s'évade naturellement une méthode: la dialectique sérielle, la série logique. Ce procédé de discussion est un genre de convention créé par l'esprit antérieurement à la science, une manière de totaliser les choses indépendamment de leur série naturelle. Mais la qualité factice qui s'y attache n'oblitére en rien sa légitimité: le raisonnement est aussi sur et aussi concluant par les séries naturelles que logique; sans unité la science est impossible.

La série dialectique se décompose en trois éléments: le point de vue, la matière qui n'est bien souvent que le point de vue, et la raison ou rapport des unités. Le raisonnement sain s'effectue donc ainsi: Étant donné un point de vue, soit réel, soit fictif, on ramène à l'unité des idées étrangères, sans rapport apparent, mais qui cependant sont identiques quant au point de vue. C'est par ce moyen que les biologistes exécutent des classifications d'animaux et de plantes.

Nous avons la latitude de varier et de multiplier les points de vue, et le nombre de vérités découvertes sera corrélatif à la multiplicité de positions. Mais la dialectique ne fournit pas de critérium; la détermination, toute subjective soit-elle, n'en doit pas cependant être purement arbitraire; «*elle doit toujours dériver de la nature des choses*». Le point de vue découvert, nous avons la science elle-même; pour parfaire, nos connaissances, il nous reste à multiplier les points de vue et à les réunir sous une même série, incomplète il va sans dire, puisque nos moyens sont nécessairement limités.

Nous possédons maintenant l'explication très nette de toute l'œuvre de Proudhon. Le vrai, dit-il, n'est pas relatif à la quantité. Ce qui est vrai d'une chose normale l'est certainement d'une chose anormale considérée sous le même angle. Lorsque l'observation est impossible, nous avons conséquemment le droit d'user de logique pour combler les fissures existant dans nos séries. Il en usa largement; à tel point que la plupart de ses ouvrages sont simplement des constructions logiques. Son «*instinct divinatoire*» dont il parle quelque part n'est que cela. Nous en donnons un exemple frappant.

(30) Consulter sur ce point *Contr. Econ., op. cit.*, p. 67 à 70, et *Misère de la Philosophie*, par Karl Marx, p. 142 et suiv. Ce dernier ouvrage est écrit sur un ton fort déplaisant; néanmoins on peut utilement s'y reporter.

Un des derniers ouvrages que publia Proudhon (31) eut le don de laisser le public stupéfait et quelque peu désorienté. Il revêt néanmoins, à la lueur de la série logique, une clarté inamissible. Après la publication de son gros ouvrage *De la Justice*, sentiment et notion dont il entrevoit la source dans, la dignité humaine, notre réformateur se trouve amené à rechercher le pourquoi de la guerre; en ayant trouvé l'origine dans la Force, il conclut à l'existence d'un Droit de la Force. D'après les idées courantes, il y a flagrante contradiction entre la Justice et la Force, entre l'exercice de l'une et l'usage de l'autre. Comment, en effet, reconnaître à la fois et le droit du plus fort et la prépondérance de la Justice? Apparemment ces notions sont antagoniques et s'excluent infailliblement.

La dialectique sérielle va cependant nous mettre sur la voie. Ce qui constitue un droit humain, véritable, positif, c'est la réciprocité. Afin d'être constante, absolue, cette réciprocité doit n'être pas assujettie aux oscillations de l'intérêt individuel; la dignité humaine lui servira donc de support, non pas l'utilité. Immédiatement, et pour les besoins de sa logique, Proudhon donne à cette dignité une extension abusive et dit que son existence est connexe à celle de l'homme, dans l'espace et dans le temps. Elle engendre la réciprocité, constitue la moralité et donne une notion exacte du droit et du devoir. D'après les idées courantes, l'existence d'un tel sentiment de dignité est, de toute nécessité, associée à celle de la civilisation, à l'usage d'un certain vernis dans les relations constantes. Cependant nous nous trouvons en présence de ce fait: périodiquement et à courtes échéances, d'épouvantables luttes ont lieu de peuple à peuple qui semblent faire reculer l'humanité jusqu'aux confins de la barbarie. Les participants de ces exploits sont-ils donc déchus de toute dignité? Certes, non, répond notre dialecticien. La réciprocité de la force, le respect, par les belligérants, de certaines conventions usitées en pareil cas, la reconnaissance d'un droit des gens, l'acte même de la guerre qui n'est pas simplement un combat de loups affamés, les armistices et les traités de paix, toutes ces restrictions en un mot qui sont apportées à l'acte sauvage de la lutte, démontrent amplement que la guerre est un phénomène revêtu de la sanction humaine: la dignité, et que la reconnaissance en est réciproque. La Force mise en oeuvre dans ces conditions est donc l'exercice d'un véritable droit.

Du reste, avant les sociétés policées, il existait des tribus, des clans qui ne l'étaient pas. Il en existe encore. Ces tribus étaient-elles donc dépourvues de tout droit, de toute moralité? Non certes, puisqu'elles étaient des réunions d'hommes, La réciprocité existait aussi, mais c'était la réciprocité de la Force. Il y a donc un Droit de la Force, primitif, originaire, sur lequel viendront se greffer tous les autres droits et qui leur servira d'assise.

L'appareil méthodique apparaît ici clairement. Dans la série du Droit il y avait un vide; Proudhon, en vertu de sa théorie sérielle n'hésite pas à le combler avec la qualité existante dans les autres termes de la série. Qu'il nous suffise de dire que ce n'est pas là une interprétation. Les deux ouvrages de Proudhon déjà cités justifient cette exposition (32).

En un mot, la logique occupe dans ce système une place très importante et qui n'a pas été suffisamment remarquée. La faculté qu'avait Proudhon de boucher les trous, d'analyser les notions, de synthétiser les démonstrations en fait un des plus solides dialecticiens que la France ait produits. N'est-ce pas lui d'ailleurs qui s'écrie: «*Périssent les institutions plutôt que les principes! Périssent les principes plutôt que d'escamoter une seule de leurs conséquences*»? Ses opinions sur la série logique restèrent identiques à elles-mêmes. Aussi bien dans la théorie que dans l'application, l'usage en fut constant. Toujours, dans ses nombreux ouvrages, les arguments même disparates et puisés dans diverses sciences, comme ces bouquets étranges formés de différentes fleurs pêle-mêlées, sont rattachés, par un lien frêle et plein d'artifices, et jetés violemment à la tête de l'agresseur ou de l'adversaire. Mais ils sont étiquetés, bien tranchés. Proudhon fait des livres et se résigne avec peine à l'imprévu de l'argumentation.

- VII -

On a déjà pu observer que le procédé méthodique généralement employé par Proudhon n'est rien moins que scientifique. Cependant il s'illusionna toujours à ce propos. Tandis qu'il recommande instam-

(31) *La Guerre et la Paix*, deux volumes.

(32) Voir spécialement *De la Justice*, II^e Etude, § 1, et *La Guerre et la Paix*. Conclusions générales, II, p. 384 et suivantes.

ment, dans son livre *De la Justice*, l'emploi de l'induction scientifique, il est aisé de s'assurer qu'il n'attachait pas un sens littéral à ses paroles. Il paraît certain que la notion précise de l'expérience et de l'observation rationnelles, lui manque. S'il défend des idées que contrarient les données purement expérimentales, il s'écrie: «*Est-donc là de la science?... Est-ce donc ainsi que procèdent les savants dans la construction de ces belles théories qui ont pour objet d'expliquer les phénomènes de la nature et l'ordre de l'univers?*»(33). Ce logicien étrange, ce visionnaire de la série ne verra jamais, dans les compilateurs de faits, que d'insipides rubricaires.

Peut-être aussi son illusion vient-elle de ce que la métaphysique, malgré le mouvement positiviste, était considérée comme science. Ici, ce dernier vocable est ambigu, car il sert à désigner à la fois les inductions de l'expérience et les spéculations qui s'appliquent aux concepts. Les Allemands, métaphysiciens de race, ont encore conservé au mot *Wissenschaft* cette double signification. Ce mot dissimule ainsi les utopies du socialisme dit «*scientifique*» et crée une confusion fort préjudiciable à la véritable science.

Quoi qu'il en soit, la dialectique que nous avons exposée exigeait un point de vue. Celui de Proudhon est la Justice. Ce critérium joint à son instrument extrinsèque offre une similitude remarquable avec ce que Schopenhauer appelle une «*métaphysique fondée sur l'expérience interne et externe*». Cette métaphysique considère les données kantiennees comme acquises à la philosophie; elle rejette l'absolu, s'appuie sur un fait de conscience perçu comme sentiment, c'est-à-dire un fait subjectif. Une différence notable distingue cette façon d'envisager les choses de la méthode scientifique: ici, le sentiment n'est pas considéré comme primitif, simple, élémentaire; on en recherche l'origine, le développement; on suppose les conditions qui le déterminent; en d'autres termes, on fait une analyse objective. Le second point d'appui de la métaphysique fondée sur l'expérience, est le monde extérieur où doit se trouver le fait subjectif.

Deux défauts affectent dans ce système les deux bases de l'édifice. La notion ou le sentiment subjectif est considéré *a priori* comme simple: de ce fait il ne subit aucune analyse. C'est un tuf dont les atomes sont considérés comme homogènes, et sur lequel les lois fatales de la nature ont amoncelé des terrains de composition variée. La même insuffisance d'analyse se retrouve dans le support objectif; et ici nous devons établir une distinction:

- Ou le *moi* est objectivé dans l'immense variété des choses, comme le fit Schopenhauer qui, après avoir affirmé que la *volonté* est l'essence du moi, objective cette volonté, prétendant que les objets existants ne doivent pas être résolus dans le concept de mouvement, de force, ainsi que le disent les physiciens, mais bien dans celui de volonté. Ici, le sentiment de *ma* liberté morale existe au même degré dans la rivière, déterminée à s'écouler vers la mer par les conditions géographiques, climatériques et météorologiques, qui cependant dit *moi*, et *veut* s'écouler ainsi.

- Ou bien les faits extérieurs sont ramenés dans le sens de la donnée subjective, et, subissant une interprétation, sont considérés d'un point de vue donné, et rentrent ainsi dans la métaphysique. C'est ce dernier procédé dont Proudhon fit usage (34). Ajoutons que, ramenant tout à la morale, le sentiment de la moralité va servir de critérium à la science expérimentale et à la métaphysique (35).

Ainsi, la moralité repose tout entière sur la dignité humaine, caractère distinctif de ce qui dit «*moi*». Or, demandons-nous d'où est tirée cette dignité? Nous la sentons; elle existe en nous à l'état de sentiment

(33) *De la Justice*. III^e Etude, 1^{ère} édition, 1^{er} vol., p. 329. A propos de la démonstration des théories malthusiennes.

(34) «*La philosophie est toute dans l'observation interne et externe; à cette règle point d'exception...*» Le mot observation est imprécis, mais voici qui est plus décisif : «*Pour faire de nous des philosophes consommés, il ne s'agit que de nous rendre plus attentifs à ce que nous faisons, sentons et disons, cela est-il si difficile?*» (*De la Justice*. Programme de l'éd. belge, § 2 et 5). Au surplus, et pour ne pas équivoquer sur un mot, voici un échantillon de certaines démonstrations, rares, il est vrai, mais néanmoins très concluantes: «*C'est pourquoi en posant le principe de la non-vénalité des produits de notre faculté esthétique, et en déduisant de ce principe l'immoralité d'une propriété intellectuelle et d'un impôt sur le commerce artistique et littéraire, je ne puis en dernière analyse que faire appel au sens intime de mes lecteurs, leur déclarant franchement que, au cas où leur âme aurait cessé de vibrer à cet appel du beau, du juste, du saint, du vrai, je serais à leur égard sans aucun moyen de conviction*». (*Les majorats littéraires* p. 222). Il n'est pas inutile de remarquer que cette théorie de l'inaappropriation des choses du monde intellectuel se rattache au système de la Justice.

(35) «*Dans le christianisme, la théologie dogmatique précède la théologie morale, la religion est même fondée tout entière sur cette donnée. Moi, au rebours, je saisis tout d'abord l'idée morale, la justice, le fait de conscience (je ne prends pas ce mot dans le sens purement psychologique) et une fois en possession du droit, de l'idée morale, je m'en sers comme d'un critère pour la métaphysique elle-même. Ma philosophie pratique devance ma philosophie spéculative ou, du moins, elle lui sert de base et de garantie.* » (Lettre du 25 décembre 1860.)

et de notion. D'ailleurs, une constatation objective est possible: l'existence des religions primitives, loin de justifier la foi, démontre au contraire la réalité du sentiment de la dignité chez l'homme; l'urbanité dans les relations, le respect de la parole donnée, tout ce qui, en un mot, différencie l'homme de l'animal, en est une nouvelle preuve. Mais ces actions sont-elles simplement déterminées par l'intérêt individuel ou collectif? Doit-on y voir autre chose qu'une recherche déguisée de ce qui est utile? Ce point est laissé dans l'obscurité, la contre-épreuve n'est pas faite. Et lorsque la loi morale se trouve en contradiction avec les lois naturelles de l'économie politique, Proudhon ne s'embarrasse pas pour cela: «*Il n'est pas vrai que la loi de l'offre et de la demande soit absolument irréfragable, entachée qu'elle est presque toujours d'une double fourberie*» (36). Le sentiment de la moralité, l'existence de la dignité: voilà qui est certain. Les lois objectives possèdent seulement la vérité, lorsqu'elles confirment le dictamen de la conscience; sinon il y a erreur, ou du moins ces lois ne sont pas absolues.

- VIII -

On eut toujours le tort immense de déconsidérer ce grand dialecticien à l'aide de l'épithète de sophiste. Cela est bien injuste, Stuart Mill aurait pu simplement placer la série logique dans sa classe des sophismes de généralisation, car elle détermine la funeste tendance à universaliser des faits isolés. Hormis cette tendance, commune à un grand nombre de Français, Proudhon reste le moins sophiste de tous les socialistes. Ici, en effet, sophisme et utopie sont tout un. Le système de la Justice qui recèle ses idées sur la propriété, est une philosophie où tout se tient, tout se complète, où toutes les parties se supportent, au point que certaines en deviennent paradoxales. L'épigraphe de la *théorie de l'impôt*: «*Des réformes toujours, des utopies jamais*», cadre admirablement avec ce système. Il est donc inutile lorsqu'on possède une méthode aussi complaisante et un sens dialectique aussi puissant, d'user de sophismes, de moyens subreptices, pour tenter de démontrer l'indémontrable. Le socialisme prétendu scientifique, au contraire, qui emploie la logique inductive, est à peu près tenu de forcer la note pour réaliser son utopie dans les idées.

Veut-on dire qu'un paradoxe violent est sophistique? «*La propriété, c'est le vol!*», «*Dieu, c'est le mal!*» Mais ces apophtegmes à fracas sont à marchandise surfaite», dit avec raison E. Pelle tan. Une éloquence entraînant surgissant au milieu d'événements politiques confus, ou le désir de frapper fort - peut-être les deux - suffisent à les expliquer. Et quand Proudhon réussit à s'élever au-dessus de la politique mesquine de chaque jour, il précise sa pensée et montre ce que cachent ces mots à renversement; leur caractère agressif s'évanouit. On s'aperçoit alors que ce sont des affiches rouges bon teint qui ont pour but d'attirer le passant dans la boutique - où l'on traite de choses plus sérieuses.

A. DUFRESNE et F. PELLOUTIER.

(36) *Capacité politique des classes ouvrières*. Deuxième partie, ch. VII.